

50 LE MERCURE

metiquement par un bout pour voir jusqu'à quelle hauteur l'eau étoit soutenue, & ils trouverent qu'elle se soutenoit à la hauteur de 32. pieds.

L'horreur du vuide fut la seule raison qu'on donna d'abord de ces expériences, M. Paschal dit pourtant qu'il se défioit de cette raison, mais en 1647. il fut averti que Toricelly soupçonnoit que l'horreur du vuide n'étoit pas la cause de ces effets, puisque l'eau & le vif-argent se soutenoient à des hauteurs différentes, mais que ce pouvoit bien être la pesanteur de l'Air. M. Paschal réitéra ses expériences, & en inventa de nouvelles pour vérifier cette pensée, & enfin il la trouva véritable, & la justifia si bien, qu'on n'en doute plus aujourd'hui, & qu'on lui en donne communément l'honneur de l'invention.

En effet, lorsqu'on renverse le tuyau plein de vif-argent par le bout ouvert dans un bassin où il y a aussi du vif-argent, & que le vif-argent du tuyau & celui du bassin se communiquent, l'Air extérieur qui pese sur le vif-argent du bassin ne pese point sur celui qui est dans le tuyau, parce que le bout d'en haut est bouché exactement, mais le vif-argent du tuyau y est soutenu par la pression de l'Air sur le vif-argent du bassin, & fait une espèce de

de contre-poids , avec l'Air extérieur , il en est soutenu jusqu'à la hauteur de 27. pouces , en sorte que si le tuyau est plus haut de 27. pouces , l'espace qui se trouve en dedans depuis le haut du tuyau jusqu'au vif-argent n'est rempli que de matiere subtile.

Quoique le vif-argent soit ordinairement soutenu dans le tuyau , jusqu'à la hauteur de 27. pouces , cette hauteur varie pourtant selon que l'Air est plus ou moins pesant , & c'est ce qui a donné lieu au Baromètre , dont nous parlerons dans la suite.

Si le tuyau étoit d'une hauteur suffisante , & qu'au lieu de vif-argent on y mit de l'eau , elle seroit soutenue jusqu'à 32. pieds , car l'eau est 14. fois plus legere que le vif argent.

Si le bout d'en haut du tuyau étoit fermé de telle sorte qu'on pût faire un trou , ne fut-ce qu'avec une aiguille , la colonne d'Air qui seroit au-dessus de ce trou , entrant dans le tuyau , & pesant sur la liqueur , la remettrait de niveau avec celle du bassin.

Environ 20. ans après ces découvertes M. Otto-Guerik , Bourguemestre de Magdebourg inventa une machine pour pomper l'Air , cette machine a été perfectionnée par M. Boyle , Anglois , c'est

62 LE MERCURE

c'est lui qui l'a publiée , & qui en est regardé comme l'inventeur , on l'appelle la machine de Boyle , la machine du vuide , ou machine Pneumatique du Grec *πνευμα* , qui signifie Air subtil , elle a été rendue plus simple , & plus commode par les Phisiciens de nos jours , nous en ferons la description dans les experiences.

Il n'y a point d'experience sur l'Air qu'on ne puisse expliquer aisément par les réflexions qu'on vient de faire , ces experiences sont des plus importantes de la Phisique , & nous ont appris bien des secrets de la nature que nos peres ont ignorez.



*LETTRE en Vers , écrite à M. l'Abbé.... le jour de Saint Pierre dernier ;
jour de sa Fête , par M. B... D.
L. B.*

Aujourd'hui que c'est vôtre Fête ,
Je voudrois par un chant nouveau ,
Celebrer un jour si beau ;
Mais c'est en vain que je m'apprete ,
Et veux tenailler mon cerveau ;
Depuis long-temps ma muse oisive ,

Me

Me refuse son chalumeau ,
Et ne souffre plus que j'écrive.

Venez un instant au secours
Abbé , qui favori des graces ,
Les voyez toujours sur vos traces ,
Ainsi que dans tous vos discours.
Quel present en effet vous faire ,
Si ce n'est quelques complimens ?
C'est mon present ordinaire ,
Vous le sçavez ; depuis long-temps
Par une rigueur importune ,
Le Dieu Plutus & la fortune ,
Quoique sans raison , je le croi ,
Ont fait divorce avecque moi.
Si j'osois chanter vôtre gloire ,
J'aurois un beau champ à courir ,
Et me verrois à discourir
Sur un peu plus d'une victoire.
Themis, qui dès vos premiers ans,
Par vôtre voix se fit entendre ,
Et vous choisit pour la défendre ,
Me fourniroit d'illustres chants.
Couvert d'une pourpre éclatante ,

On vous verroit citant les loix.

Je peindrois à vos pieds l'injustice tremblante ,

Et la discorde aux abois.

Si quittant cette peinture

Je traçois un dessein nouveau ,

Par vous on verroit l'imposture ,

Dans l'affreuse nuit du tombeau.

La Religion secourüe ,

La verité perçant la nuë ,

Dont on la veut environner ;

Et dans vos sçavans exercices ,

La vertu triomphant des vices ,

Viendroit enfin vous couronner.

Que dis-je ! où me conduit un transport téméraire ,

Pourrai-je suffire à ces traits ?

Mais vôtre gloire a tant d'attraits ,

Que ma bouche a peine à se taire.

D'un pinceau plus délicat ,

Elle doit être le partage ;

Entreprenant un tel ouvrage ,

Je craindrois d'en ternir l'éclat.

En souhaits mon cœur qui s'exhale ,

Vous voudroit seulement s'exprimer ;

Mais

Mais qui sçaura vous estimer ,
N'en fera point qui vous égale.



*STATUE du Roy , érigée dans la Ville
de Bapaume.*

MR le Feullon , Ingenieur en Chef de la Ville de Bapaume , fit ériger le 19. Avril dernier , par les ordres de M. le Marquis d'Asfeld , Lieutenant General des Armées du Roy , & Directeur General des Fortifications , une Statuë à S. M. sur un pied d'estal , élevé sur le bord du bassin d'une Fontaine , située devant l'Hôtel de Ville. La ceremonie se fit avec toutes les marques de respect & de joye , qui convenoient en pareille occasion. L'Erat Major , le Builliage , les Magistrats en Corps , précédés des Compagnies d'Archers & Arbalétriers , allerent au devant de la Statuë du Roy , & l'accompagnerent jusqu'au lieu , où elle devoit être élevée , au son des Cloches , des Tambours , & de toutes sortes d'instrumens , mêlez des plus vives acclamations du peuple.

Cette Statuë faite d'une très-belle pierre blanche , qui approche fort du marbre

marbre , par le sieur Dhuez , membre de l'Académie de Sculpture de Rome , établi dans la Ville d'Arras , Elle est de 4. pieds & demi de hauteur , qui est la hauteur même du Roy ; elle représente S. M. en pied , le Sceptre en main , avec lequel le Roy semble montrer deux tuyaux , qui sortant du piedestal , fournissent la meilleure eau du monde ; trésor d'autant plus estimable pour la Ville de Bapaume , que les eaux y étoient très-rares , & très-mauvaises. C'est aux soins de M. le Feullon , que l'on est redevable de l'avantageuse découverte de cette Fontaine , son heureux génie , & son habileté pour l'Hydrostatique , comme pour la guerre , le déterminèrent il y a quelque temps (après quelques observations) à faire creuser à une demie lieuë de la Ville , jusqu'à 15. pieds de profondeur ; il y découvrit deux anciens bassins , dont on n'avoit point de connoissance. Il prit aussi-tôt les mesures les plus justes pour transporter dans la Ville ce trésor inconnu depuis si long-temps , malgré l'élevation de la place , les puits étant de 140. pieds de profondeur ; de sorte qu'au lieu des eaux mauvaises & salées , dont on étoit obligé d'user autrefois , on a l'avantage à présent d'avoir au milieu de la Ville , des eaux douces , & d'autant plus agreables ,

agréables, que M. le Feullon vient de les rendre memorables par la Statuë du Roy, qu'il y a fait placer, & qui en fera un ornement auguste & des plus durables. On a oublié de dire que les principaux ornemens de la Statuë, comme le Collier des Ordres du Roy, le Sceptre, les Armes, &c. sont dorez. Depuis l'érection de cette Statuë on a composé quelques inscriptions, pour être gravées sur le piedestal. Nous ne mettons ici que les deux principales.

L'An de Grace M. DCC. XXIII.

De Louïs XV. Roy de France & de Navarre, le xiv. de son âge.

De son Regne le viii.

De son Sacre, & de sa Majorité le i.

En perpetuelle memoire.

De l'insigne bonté de ce Monarque pour la Ville de Bapaume.

M. le Marquis d'Asfeld, Lieutenant General des Armées du Roy, Surintendant des Fortifications, fit poser sur ce Piedestal le xix. d'Avril, la Statuë Pedestre de S. M. C'est à sa liberalité Royale, & aux soins du sieur le Feullon, l'un de ses Ingenieurs ordinaires en Chef en cette Ville, qui en a fait la découverte, qu'on est redevable de l'eau délicieuse que nous fournit cette Fontaine, contre toute esperance. Fontaine à jamais ici

memo-

68 LE MERCURE

memorable , tant par l'extrême besoin qu'on y avoit de bonnes eaux , que par l'éclatant ornement , que donne à nôtre principale place la Statuë d'un si auguste Roy. Vive le Roy.

*Qua fluis hîc i non es natura munus amica ,
Lympha recens , votis usque petita meis.
Sed mihi , quod toties natura noverca negabat,
Munifica prestat , Rex Lodoice manu.
Fac , ô summe Deus , tanto pro munere regnet
Par Atavo Lodoix , ac superare queat.*



*SUR la mort de Quine , Chienne de
Me V...*

Quine n'est plus , dans l'espece Canine ,
On ne vit rien de plus charmant que Quine ;
Quine au minois fin & joly ,
Au corps mignon doux & poly ;
Qui faisoit avec tant de graces ,
Ses petits tours de passes passes.
Pour obéir elle buvoit ,
Du vin tout autant qu'on vouloit ,
Ne prenoit rien sur les affiettes ,
Donnoit au caffè les serviettes ,

Etoit

Etoit nette comme un denier ;
 Ouvroit elle-même la porte ,
 Faisoit parfaitement la morte ,
 Apportoit corbeille & panier ,
 Et des pacquets auffi gros qu'elle ,
 Prenoit ou bougie ou chandelle ,
 Toute allumée entre ses dents ;
 Connoissoit les honnêtes gens ,
 Caressante aux amis , mais toute sa tendresse
 Etoit pour sa seule maîtresse.
 Vous donc qui d'un air obligeant ,
 De me le remplacer avés quelque pensée ,
 Ne cherchez point à me faire un présent ,
Quine jamais ne sera remplacé.

On doit expliquer le mot des Enigmes
 du mois passé , par le *Violon* , l'*Enigme* ,
 la *Superficie*.



PRE-



PREMIERE ENIGME.

UN bon Roy gouvernoit en paix
 Ses aimables, ses chers sujets,
 Au temps que le Soleil sortit de la balance,
 Il ordonna sans blesser l'équité,
 Que toute la posterité
 De celle qu'il avoit tous les ans allaité,
 Mourroit malgré son innocence.
 Les impitoyables soldats
 Coupent avec leurs coutelas,
 A ces nombreux' enfans le filet de la vie.
 Leur passion n'est assouvie,
 Qu'en faisant de ces morts chaque jour un amas.
 Le Roy qui vient lui-même avec son équipage,
 Mesurant sa joye au carnage,
 Avec de curieux regards,
 Voit des ruisseaux de sang couler de toutes parts.
 Suivant une vieille ordonnance,
 On enferme ce sang dans un gros chesne creux,
 D'où souvent on le tire après un an ou deux,
 En signe de réjouissance.

SECON-

SECONDE ENIGME.

Mette dans les bois, j'ay pû passer ma vie,
 Après que par un coup fatal,
 Un assassin me l'a ravie,
 Avec un plaisir sans égal.

On me ranime enfin aussi-tôt que l'on jouë,
 Ou qu'on danse dans le hameau,
 Mais franchement je vous avouë,
 Que quand en moi l'on cherche un agrément
 nouveau,
 Selon le caprice d'Ariste,
 Mon air gay souvent devient triste.

TROISIEME ENIGME.

JE pars d'un lieu secret, & celui qui m'attend
 Est dans l'incertitude & dans l'impatience,
 Comme je puis le rendre un homme très-content,
 Je puis pareillement frustrer son esperance.
 Tout est bizarre en moi, je fais rire & pleurer,
 J'inspire de l'amour, & fait naître la haine,
 Je broüille les amans, & les fait soupirer,
 Aux uns je fais plaisir, aux autres de la peine,
 Avant que de me voir on est dans des transports;
 D Mais

72. LE MERCURE

Mais si-tôt qu'on ma vûe un chacun m'aban-
donne ,

Et par l'effet cruel des plus malheureux sorts ,
Je suis antaie , & ne plaît à personne.



CHANSON.

Celebrez, charmante Musette ,
La jeune Iris : & son heureux retour.
Ses appas vont encore embellir nos retraites ,
Que de nouveaux traits pour l'amour !
Celebrez , &c.



NOUVELLES LITTERAIRES.

DES BEAUX ARTS , &c.

DISCOURS PRONONCEZ dans
l'Académie Française, le Mardy
22. Juin 1713. à la reception de M. le
Comte de Morville, Secrétaire d'Etat,
ayant le département de la Marine, cy-
devant Ambassadeur du Roy en Hollan-
de, & son Plenipotentiaire au Congrez
de

3
 g.
 u-
 an
 de
 on
 er
 rt
 el,
 é
 r-
 l.

mante Musette, x
 te, La jeune Iris et son heu

72

Mais

Et pa

Je suis



La: jsm

Ses aj



NC

L

22.

Cot

aya:

dev

de,

à Cambray. *A Paris, chez J. B. Coi-*
nard, rue S. Jacques, in 4^o de 14. pag.

Nos Lecteurs nous sçauroient sans dou-
 e très-mauvais gré de ne donner qu'un
 xtrait du Discours de M. le Comte de
 Morville ; tout en est si élégant, qu'on
 n'en sçauroit rien retrancher sans ôter
 les beautez ; d'ailleurs il est aussi court
 qu'il est simple & sublime. Le voici tel
 que ce digne Académicien l'a prononcé
 le jour qu'il vint prendre séance à l'Aca-
 démie Françoisse, à la place de feu M.
 l'Abbé de Dangeau.

MESSIEURS,

On ne peut connoître la véritable
 gloire, & ignorer de quel prix est une
 place dans l'Académie Françoisse. Souf-
 frez que je me flatte de sentir toute la
 valeur de l'une & de l'autre, & par con-
 sequent toute l'étendue de la grace que
 vous me faites aujourd'hui. Dans le com-
 merce que j'ay eu avec les Etrangers,
 j'ay veu quelle étoit la réputation de vô-
 tre Compagnie. J'ay veu combien vos
 travaux pour nôtre Langue ont réüssi,
 & quelle domination vous lui avez don-
 née sur toutes les autres. Dans les Cours

Dij de

de l'Europe, les Ministres des différentes Puissances s'accordent naturellement à ne négocier qu'en François; les jalousies cessent à cet égard, & l'on commence par rendre à la Nation cet hommage d'autant plus flatteur, qu'il est volontaire. Qu'auroient-ils espéré de plus, & le grand Cardinal de Richelieu, lorsqu'il forma votre établissement, & le Chancelier Seguier, lorsqu'il le soutint après lui? Auroient-ils même osé porter si loin leurs espérances? Vous avez conquis l'Europe autant que l'esprit la peut conquérir.

De tous ceux qui ont composé votre Compagnie, aucun n'a jamais mieux connu que celui auquel j'ay l'honneur de succéder, & les avantages de notre Langue, & l'importance de les étendre de plus en plus. M. l'Abbé de Dangeau né avec l'esprit du monde le plus droit, le plus précis, le plus capable de répandre par tout des lumières, ne crût point dégrader ses talens, en les appliquant du moins autant à la Grammaire Françoisse, qu'à d'autres matières plus élevées. Il avoit principalement en vûe les Etrangers, à qui il vouloit adoucir un travail pénible, ennuyeux, presque infini. Il est vrai qu'ils ne s'en rebutoient pas, tant ils sont persuadés qu'il faut acheter,

à

à quelque prix que ce soit, le plaisir de vous lire & de vous entendre.

Je sens dans ce moment, MESSIEURS, un reproche que vous me faites en vous mêmes ; je vous attribüë trop la gloire de nôtre Langue ; vôtre zele pour Louis le Grand en murmure ; j'en conviens, vous n'avez fait qu'aider par vos écrits, à ce qu'a fait ce Monarque par ses victoires, par ses conquêtes, par l'éclat de tout son regne ; & ces écrits mêmes dont toute la loüange semble vous appartenir, ne sont-ils pas dûs, ou à ses actions qui vous ont fourni de grands sujets, ou à ses bienfaits qui vous ont animez ? On a voulu parler la Langue d'une Nation qu'il rendoit si brillante par la valeur, & par l'esprit ; & ce qui ne reconnoissoit pas son empire, reconnoissoit celui d'une Académie qu'il protegeoit, & qu'il inspiroit.

Son regne va se continuer sous son Auguste Petit-fils. Nous ne l'assurons pas sur la foy du sang, quelquefois trompeuse, mais sur la foy des mêmes vertus, qui déjà se dévelopent en lui, & sur les soins qu'un grand & digne Prelat prend de les cultiver. Les premiers momens de sa Majorité ont été marquez par le plus grand ouvrage de la sagesse des Souverains, par des choix éclairez. Il n'a

point voulu que le Prince qui lui emettoit le gouvernail , l'abandonnât ; il l'y fait asseoir auprès de lui ; & ses jeunes mains affermies par ce secours , peuvent ensemble mouvoir tout , & contenir tout. Il a conservé dans la dignité de premier Ministre , qu'on regardoit comme abolie depuis un temps , par la difficulté ou le peril de la remplir , un génie rare , sublime , qui représente à toute la France vôtre fondateur , & qui est ici vôtre confrere.

Que ne vous dois - je point , MESSIEURS , d'avoir fait tomber sur moi vôtre choix , presque dans le même temps. Mon absence ne vous a pas empêché de vous souvenir de l'empressement que j'ai toujours témoigné pour le meriter ; & vous avez bien voulu prendre mes desirs pour des talens. Vous exprimez trop bien les sentimens , pour ne vous y pas connoître ; & j'espère au moins m'acquitter par là , de tout ce que vous avez fait pour moi.

Après que M. le Comte de Morville eut achevé son Discours , M. Malet , Directeur de l'Académie lui répondit. Il commença le sien par une modeste défiance de ses forces , après quoi en parlant de feu M. l'Abbé de Dangeau , il dit que *cet illustre Academicien n'auroit*

rien perdu de sa gloire, si M. le Directeur avoit présidé; votre réception, poursuit-il en s'adressant à M. le Comte de Morville, se seroit faite avec plus d'éclat; & toute l'assemblée auroit remporté une plus haute idée de cette compagnie, quand on auroit vu un Maréchal de France également né pour l'éloquence, & pour les grandes actions occuper ici la première place. On voit assez que c'est de M. le Maréchal de Villars que M. Malet veut parler. De ce premier hommage qu'il rend au mérite de l'illustre confrère, dont il remplit la fonction, il passe à celui qu'il doit à la mémoire de M. l'Abbé de Dangeau; il le prend d'abord dans sa plus grande jeunesse sous le nom de Marquis de Courcillon, il le suit en Suede & en Pologne, où il eut l'honneur de combattre sous le grand Sobieski. L'herésie des derniers siècles, ajoutée-t'il, étant devenue la Religion de ses Peres, il crût appercevoir dans cette profane nouveauté des précipices que la prévention de l'éducation lui avoit jusques alors cachés, & travaillant à éclaircir ses doutes, il eut des conférences avec la plupart des Docteurs de l'Europe. M. l'Abbé Bossuet, qui fut depuis Evêque de Meaux arracha le bandeau fatal qui fermoit ses yeux à la vérité.

M. Malet finit le portrait de M. l'Abbé de Dangeau par ce beau trait. *C'étoit un de ces genies qui trouvent tout en eux-mêmes ; qui ne s'instruisent que par leurs propres réflexions ; qui imaginent & qui perfectionnent ; qui ne suivent pas les règles , mais qui les font.* Delà il passe au grand Armand , Fondateur de l'Académie Françoisè , d'où il prend occasion de louer l'illustre Cardinal qui le remplace doublement : voici comme il s'y prend. *Si nous commençons à nous persuader qu'il est encore quelque ame privilégiée qui puisse partager avec le Cardinal de Richelieu , la gloire des grandes actions qu'il a opérées dans le ministère , du moins , & nous devons l'avouer , personne ne pourra partager la gloire qu'il merite pour ce qu'il a fait en faveur de la langue Françoisè.* Cet éloge le conduit à celui de Louis le Grand , sans qu'il sorte de son sujet. Il fait voir que telle a été la destinée des langues de n'être jamais arrivées à leur entière perfection , que sous le regne de certains Princes , qui ont fait l'étonnement & l'honneur de leur siècle : tels ont été , dit-il , Philippe , parmi les Grecs , Auguste parmi les Latins , & Louis le Grand parmi les François. Cette heureuse découverte tourne également à la gloire de l'Académie , & à celle de son protecteur de triomphante memoire. Nous